

selle, et permettez-moi de vous demander où je dois avoir l'honneur d'essayer de vous conduire.

Pauline regardait fixement Tancrède. Ses lèvres s'agitaient, sans articuler de sons perceptibles. Elle s'efforçait de remettre un peu d'ordre dans le cahos de sa pensée, elle cherchait à comprendre les paroles qui venaient de frapper ses oreilles; elle cherchait une réponse à faire à ces paroles.

Tout à coup la lumière se fit dans son cerveau troublé; elle poussa un faible cri.

— Ah! balbutia-t-elle ensuite, je me souviens. Oh! mon père... mon pauvre père...

Et elle éclata en sanglots.

Tancrède allait l'interroger avec une patiente douceur. Il en fut empêché par un événement soudain.

Les masses profondes qui fuyaient en désordre la place Louis XV, semblèrent saisies tout à coup d'un redoublement d'épouvante. On entendit des clameurs sauvages retentir; des imprécations et des blasphèmes éclatèrent; le torrent redoubla de furie dans son lit trop étroit, et remonta, comme une écume, jusque sur les amoncellements de débris, théâtre des dernières scènes que nous venons de raconter.

Alors ce fleuve humain s'empara, comme de deux épaves, de Tancrède et de Pauline, et les emporta avec lui.

Vainement M. d'Hérouville essaya de saisir dans ses mains les mains de la jeune fille pour n'être point séparé d'elle et pour pouvoir la soutenir au milieu de ces flots qu'à tout prix il fallait suivre, sous peine d'être écrasé par eux...

Un double et terrible courant les saisit, les sépara violemment et les entraîna, en les éloignant de plus en plus l'un de l'autre à chaque pas.

Lorsqu'au bout d'un peu de temps, le marquis put enfin échapper aux étreintes brutales du torrent ralenti, sa première action fut de revenir en arrière, malgré tous les obstacles, et de chercher la jeune fille.

Vingt fois il risqua sa vie dans cette inutile recherche.

Pauline avait disparu, et, sans doute, Pauline était morte.

(La suite au prochain numéro.)

## LE DRAPEAU

(Suite)

Habitué à passer presque toutes leurs journées en commun, décidés à achever ensemble leur existence, ces deux soldats, ces deux amis, différaient cependant sur plus d'un point physique et moral. Leur amitié si vive et si durable vint peut-être même des contrastes de leur nature. Fougerel, grand, maigre, sec, le visage légèrement pâle et sa barbe grise, était plus sévère, sans tomber dans la méchante humeur, que Malapeyre, son compagnon. Celui-ci, la taille élevée, mais épaisse, gros, sanguin, souriait et plaisantait plus volontiers. Mais, dans leurs habitudes, la différence des tempéraments n'était pas très grande. Fougerel avait une passion, le tabac, fumant sans cesse, le matin à sa fenêtre, le jour en se promenant, le soir en lisant. Malapeyre avait un péché mignon; le vin muscat ou les vins de la Péninsule. Il avait, sous sa grosse moustache, des froncements de lèvres satisfaits lorsqu'il venait de déguster un peu d'alcante ou de xérés. Fougerel lui reprochait souvent en riant d'être "sensuel." Ce goût du capitaine pour le vin fin n'allait d'ailleurs que jusqu'au caprice, et point jusqu'au défaut; mais Malapeyre eût, certes, mal diné, s'il ne se fût, avant le repas, ouvert l'appétit avec du malaga, et si, au milieu du dîner, on ne lui eût pas versé son verre de madère.

— Souvenir des campagnes d'Espagne et de Portugal, disait-il en riant.

Fougerel n'osait blâmer Malapeyre de ces prodigalités, lui qui dépensait ses économies en tabacs exotiques et en pipes extravagantes qu'il suspendait par rang de taille dans sa chambre, à un râtelier qu'il appelait "son musée."

On ne leur eût trouvé d'ailleurs, même en cherchant bien, aucun autre péché caché. Vieux déjà, après avoir risqué cent fois de se faire tuer, n'ayant jamais trouvé, dans leur jeunesse, six mois d'existence calme, de ces heures pendant lesquelles on se dit qu'après tout l'homme est fait pour aimer, être aimé, être père, vieillir en voyant grandir de petits êtres qui seront des hommes; après avoir laissé un peu de leur cœur et de leur fantaisie, comme un peu de leur sang, aux buissons du chemin, ils se retrouvaient, sans enfants, sans autre ressouvenir d'amour que des amourettes de garnison, bien las, bien oubliés, bien seuls dans leur refuge, et cependant heureux, calmes, sans désir, sans regrets, certains d'avoir accompli le devoir que tout homme doit remplir. Ils étaient, disaient-ils, de ceux qui ont la patrie pour famille et l'abnégation pour loi; soldats, ils avaient agi en soldats, et, contents du sacrifice, ils avaient joyeusement le soleil, se répétant qu'ils avaient certes le droit de se reposer après une journée bien remplie, et ils demeuraient volontiers dans leur ombre, silencieux, humbles, inconnus, épaves vénérables d'un grand naufrage.

D'ailleurs, un amour profond leur restait, une consolation suprême, de celles qui peuvent emplir toute une vie. Tombés à Waterloo, ils avaient clos du moins leur carrière par un acte de dévouement superbe qui satisfaisait pleinement leur conscience de soldats et de citoyens et fait passer un éclair d'orgueil dans leurs prunelles, lorsqu'ils y songeaient.

Ce jour-là, le 18 juin 1815, alors que la fortune colossale de l'homme qui avait tenu dans ses mains la France s'éroulait et se brisait comme verre, dans le sauve-qui-peut de la débâcle, ces deux hommes perdus

parmi la foule de l'armée vaincue, avaient jusqu'au dernier moment senti battre en eux-mêmes le cœur de la patrie. Ils avaient assisté, le matin, l'arme au bras, à cette première partie de la bataille qui fut une victoire. L'armée anglaise, décimée, vit plusieurs fois se dresser devant elle le spectre de la déroute. L'obstination de Washington, le *duc de fer*, la sauva. Elle permit aux soldats de Bulow et de Blücher d'arriver sur le champ de bataille et de trouver les derniers Anglais debout. Les grenadiers de la garde, suivant de loin les luttes gigantesques qui se livraient sur le plateau de Mont-Saint-Jean, écoutant le bruit de la fusillade qui venait d'Hougoumont, sur la gauche, et la canonnade qui, vers la droite, faisait croire à l'arrivée de Grouchy; les grenadiers, attendant l'heure où on les lancerait à leur tour sur l'ennemi, pour achever la victoire, comme on venait de lancer sur Mont-Saint-Jean la moyenne garde; — les vieux soldats impatients se disaient que la journée durait bien longtemps, et se demandaient comment Ney n'avait point déjà balayé les dragons des Ponsomy, les "enfants rouges" de Wellington et les highlanders d'Ecosse.

Tout à coup, vers la fin du jour, alors qu'on pouvait encore croire gagnée cette rude et farouche bataille, l'arrivée soudaine de Blücher, que Lobau ne pouvait plus contenir comme il avait arrêté Bulow, cette irruption inattendue de troupes fraîches sur le terrain de la lutte changea brusquement la fortune et mit la déroute dans les rangs français. De toute cette armée compacte et solide, il ne restait d'intact que les grenadiers de la vieille garde. Les autres corps, cruellement éprouvés depuis le matin, se trouvaient mêlés et confondus. Fantassins, cavaliers, cuirassiers de Milhaud, voltigeurs, lanciers de Ney, canonniers, grenadiers, tout roule, éperdu, comme un flot humain, sous la dure pression des colonnes prussiennes débouchant par Planchenoit. La garde alors se forme en carrés; la vieille garde essaie d'opposer une résistance invincible aux soldats de Blücher et à ces Anglais de Wellington qui descendent maintenant, en poussant leurs hurrahs, du plateau où on les massacrait le matin.

Impassibles, baïonnette croisée, cloués au sol, les grenadiers de la vieille garde attendent de pied ferme l'attaque suprême de l'ennemi; leurs carrés, citadelles humaines, broyés par la mitraille, tournoient sur le feu, s'écrasent sous les balles, se dispersent en laissant des monceaux de cadavres pour marquer la place où ils ont combattu. Cinq sont détruits, trois résistent encore! Les carrés que commandent les généraux Petit et Poret de Morvan, attaqués à leur tour, tiennent fièrement sous les boulets et les balles. Autour d'eux s'entassent les morts anglais et les cadavres prussiens. Et là, parmi ces héros, combattaient les capitaines Fougerel et Malapeyre, placés au centre, sabre en main, autour du portedrapeau. Pâles de fureur, ils jetaient à l'ennemi des injures terribles, étouffées sous le fracas de la bataille. Une balle tout à coup vint frapper au front l'officier qui tenait le drapeau tricolore. Un filet de sang coula du front troué de ce brave; blessé à mort, il se tenait debout, encore cramponné à la hampe du drapeau. Puis, brusquement, ses doigts se détendirent, et il tomba de toute sa hauteur la face dans la boue sanglante.

— Fougerel, s'écria Malapeyre, Fougerel, à toi le drapeau!

Fougerel saisit l'étendard échappé de la main du mourant et le brandit avec une colère superbe, l'agitant au-dessus des bonnets à poil et faisant claquer ses plis, dans cette atmosphère de fournaise, comme une bravade à l'ennemi. Une balle vint fracasser l'aigle et l'emporta, et le capitaine sentit vibrer dans sa main le drapeau qui semblait frissonner comme un être blessé!

En ce moment, les Prussiens, avançant lentement, mais sûrement, poussaient leurs masses sombres sur le carré qui pliait. Déjà quelques soldats éfarés se détachaient du groupe héroïque et se mêlaient à la cohue hurlante qui fuyait par la chaussée de Genappe. Alors il sembla à Fougerel qu'il entendait un grand cri, à la foi suppliant et impératif, un cri poussé par Malapeyre, et qui lui ordonnait de sauver le drapeau. Ces deux hommes se regardèrent instinctivement dans la fumée sombre. Ce ne fut qu'un éclair. Ils se comprirent. La partie était perdue.

— Ils sont trop! ils sont trop! disait Malapeyre.

Tout à l'heure les soldats Prussiens allaient arracher aux soldats mourant le drapeau des grenadiers de la garde. Il fallait le leur dérober, le leur ravir, il fallait le détruire. Fougerel fit glisser à terre la hampe qu'il tenait dressée, et la brisant sur un canon, tandis qu'il arrachait l'étoffe de soie.

— Enterre-le, dit-il à son ami.

Il y avait à leurs pieds, parmi les cadavres, un écouvillon cassé; Malapeyre s'en servit pour faire un trou assez profond dans la terre détrempe, boueuse, et quand il eut fini, recouvrant le drapeau, les lambeaux de soie, d'une couche de terre rouge de sang, il trépana sur cette sorte de tombe, puis, quand il releva la tête vers Fougerel, il entendit le capitaine qui lui disait avec un geste fier:

— Maintenant, vive la France! on peut mourir!

Et tous deux, sous la mitraille épouvantable, parmi

les cris de triomphe insultants des vainqueurs, au milieu des plaintes sinistres ou des menaces des vaincus, ces hommes froids, souriants, heureux d'avoir sauvé le drapeau, jetaient comme une arme impuissante la hampe brisée à la face des Prussiens, qui fusillaient maintenant le carré à bout portant.

Bientôt il n'allait plus rester sur le champ de bataille de Waterloo que le dernier carré que commandait Cambronne, et où Napoléon 1<sup>er</sup> voulut du moins, lui, s'enfermer pour mourir; les derniers combattants de la grande armée allaient tomber côte à côte, écrasés, mais invaincus. Fougerel et Malapeyre furent laissés pour morts.

Tous deux blessés, l'ambulance les sépara pour longtemps; on les avait transportés dans des fermes et soignés là, tant bien que mal. Les paysans qui les avaient recueillis les avaient reçus à demi vêtus, les poches vidées par les maraudeurs, et il leur fallut, une fois guéris, regagner le pays à pied, étape par étape, plus semblables à des mendiants qu'à des soldats. Mais quoi! ils se sentaient assez riches d'avoir enfoui, comme des avarès, le seul trésor qu'ils estimaient plus que tout au monde, car il représentait l'honneur national, il portait les couleurs françaises et leur semblait comme une image palpable de la patrie.

Lorsqu'ils se rappelaient cette journée terrible, ou plutôt l'heure crépusculaire où, tout étant perdu, n'ayant plus autour d'eux que la mort, ils avaient résisté jusqu'à la fin, le sang aux yeux, l'injure à la bouche, la main crispée sur la garde d'une épée qu'ils eussent brisée et non rendue; lorsqu'ils évoquaient cette dernière scène du drame dont ils avaient été les acteurs, ces tas de morts aux formes bizarres, ce ciel incendié, cette plaine immense, au fourmillement à la fois rouge des uniformes britanniques et noir des uniformes prussiens, cette ligne de feu enveloppant ce carré d'hommes décidés à périr, puis ce drapeau déchiré, cette hampe brisée, cet étendard disputé à l'ennemi et sauvé de son atteinte; lorsqu'ils se disaient: "Nous avons fait cela," Fougerel et Malapeyre relevaient le front, se regardaient avec des yeux contents et se tendaient la main en répétant: "Au moins, ils ne l'ont pas pris le drapeau des grenadiers de la garde!" Cette idée était la consolation, ce fait d'armes la consécration de leur vie. Retraités, inutiles, bons maintenant à faire des invalides, ils se disaient du moins qu'eux seuls, d'un même élan, d'un même accord, avaient vengé l'honneur du pays et celui du régiment. Aussi bien lorsqu'ils causaient de ce passé, les deux capitaines souriaient, Fougerel se frottait les mains et Malapeyre lui disait:

— Allons, un verre de madère à la santé du drapeau! Tu ne peux pas lui refuser ça!

Ainsi vivaient humblement, doucement, apaisés et contents, ces hommes qui avaient ouvert leurs veines pour faire de la pourpre à un despote, et qui eussent voulu donner leur vie pour éviter une défaite à la France.

JULES CLARETIE.

(A suivre.)

## LES CHIENS A PARIS

On calcule qu'il y a à Paris environ deux cent mille chiens de toutes races, qui, on le sait, sont soumis à un impôt annuel de cinq francs par chien de garde, et de dix francs par chien d'agrément. Or, l'administration des contributions indirectes s'est aperçue que cette redevance est à peine payée pour cent mille animaux, soit environ la moitié du nombre existant.

Un recensement fut prescrit qui n'amena aucun résultat; les concierges ignorent en effet si les locataires de leur maison payent l'impôt pour leurs chiens. Aussi, pour remédier à cet état de choses s'est-on décidé à la mesure suivante:

L'ordonnance de police sur les chiens prescrivant que ces animaux doivent être porteurs d'un collier avec l'indication des noms et adresse du propriétaire, ce dernier devra, en allant payer l'impôt, apporter ce collier qui sera timbré à chaud par un employé spécial: cette marque sera indélébile. On sera ainsi à même de s'assurer si les formalités nécessaires ont été remplies, et la tâche des contrôleurs sera d'autant simplifiée.

On estime que la nouvelle manière de procéder fera rentrer près d'un million de francs dans la caisse municipale.

Parlant de la réorganisation de l'armée française, la *Gazette de Cologne* s'exprime de la manière suivante:

"Aucun Etat moderne n'a jamais fait pour l'armée autant de sacrifices pécuniaires et personnels que ceux que la France fait actuellement, et il faut ajouter que la législation militaire de ce pays n'est pas encore complète, et que les Français devront encore faire d'autres sacrifices.

"La France a, du reste, l'avantage de pouvoir achever à loisir son organisation militaire, car il dépend d'elle surtout de fixer le moment où elle sera assez forte pour supporter une guerre sérieuse."